

MICHÈLE FRANCESCHI

**LE RETOUR
DU
DERNIER JOUR**

ROMAN

Michèle Franceschi

LE RETOUR
DU
DERNIER JOUR

© Michèle Franceschi, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0292-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Heureux celui qui a eu connaissance
de l'origine des choses.

VIRGILE

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.
(Géorgiques, II, 489)

LE DERNIER JOUR

C'était comme une fleur. Une fleur de corsage. Rouge sur la soie blanche. Brûlante et liquide. Jetée au pied du lit de cuivre. Sans un cri, en deux temps, la femme était tombée. Avec un bruit feutré. Après la rafale, silence. Même le piano du cinquième avait interrompu ses fichus arpèges. Dévalés à grands coups de bottes, les escaliers. Pendant que le sang infiltrait lentement les rainures du parquet. Personne n'avait bougé. Ni dans les étages, ni sur le palier. D'ailleurs personne ne les avait entendu monter. Et par les temps qui courent, on ne va pas en plus aller se créer des difficultés. Et puis qu'est-ce qu'on aurait fait ? On a bien le temps d'aller voir. Quand tout sera calmé.

Trois semaines qu'on ne l'avait vue, la jeune femme du premier. Vous savez, la blonde aux cheveux bouclés. Son jules avait dû quitter Paris. Il va sûrement arriver. C'est quoi cette histoire ? Attendez. Et si c'était lui qui l'avait liquidée ? Non, c'est pas possible... On dirait qu'vous les connaissez pas. C'est vrai, c'est drôle qu'il soit pas là. Si on appelait un médecin ? Le docteur du 14 ? Un médecin ? Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, ma pauv'dame ? Dites donc, vous ne trouvez pas que ça sent le brûlé ? Tu parles qu'elle habite ici. Elle venait que pour lui. T'as vu comment elle est sapée ? Et la Delahaye toujours garée devant le café ? Evidemment, l'essence, pour elle, c'était facile. Pauvre petite, tout de même, mais regardez-moi ça... mon Dieu, si c'est pas malheureux. Bien fait, ça leur apprendra. Rien que des salopes, toutes ces filles qui couchent avec des Chleuhs. Tiens donc, parce que les types qui couchent avec des Allemandes, ça, ça vous dérange pas ? C'est pas la même chose. Ah bon ? Sans compter que celui-là, ma foi... qu'est-ce que vous voulez, ça se comprend... Taisez-vous, je vous en prie. Et toujours d'une politesse... Mais taisez-vous, c'est indécent à la fin. Faudrait prévenir les flics. Et la ligne qui est coupée... Vous y allez, M'sieur Maurice ? Tout de même, c'est à se demander. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Je m'appelle Hélène Marsac. C'était du moins mon nom il y a encore quelques instants. Et Werner toujours pas là. Je ne comprends pas. On m'avait bien dit aujourd'hui. Je suis peut-être morte mais je ne suis pas folle. Et si... Non, je ne veux même pas y penser. Un accident ? Leurs saletés d'avions ont l'air si infailibles... La nuit de son départ, malgré le mauvais temps, il était tout de même bien arrivé à Berlin... Mais qui sait ?

Son départ. Comment l'oublier ? Mes essuie-glaces peinaient à évacuer l'eau qui s'abattait en trombes sur la route de l'aéroport. La nuit, pourtant, semblait nous protéger. Oui, au-delà de ce voyage, nous nous retrouverions. Oui. Toute la vie ensemble. Au-delà de cette grotesque immondice qu'était la guerre. Il s'était rendu à mes conditions sans mot dire. Elles lui inspiraient probablement un certain respect. À cette heure je sais qu'elles étaient folles. Qui dit que l'Occupation ne sera pas définitive ? Les Anglais ont déjà un mal de chien à défendre leur propre sol, quant aux Américains, pourquoi diable iraient-ils déterrer la hache de guerre ? D'ailleurs feraient-ils le poids face à l'Allemagne, à l'Italie et à l'URSS, à des milliers de kilomètres de leurs bases, un pied sur une île et l'autre dans la fournaise ? Et puis, la France ne se moquait-elle pas de ces noces reportées pour cause de guerre ? Avait-elle vraiment besoin de ça ? De ce délai si dérisoire ?

C'est toujours comme ça avec le temps, ou bien il n'attend pas, ou bien il n'en finit pas de s'étendre. Le cours des choses aurait peut-être pris une toute autre voie si j'étais partie avec lui. Il est bien temps d'y penser. Mais je n'étais pas partie avec lui. Je l'avais seulement accompagné jusqu'à son avion. Ce trajet n'aurait jamais dû finir. Seuls le moteur et la pluie se faisaient entendre. Nous observions un silence sculptural que rien n'aurait dû briser. Jamais. Nous avions créé un espace sacré auquel aucun sanctuaire au monde ne pouvait prétendre se mesurer.

Maintenant que je suis morte, je peux aller où je veux, je peux aller quand je veux. N'importe où dans ma vie. Dans n'importe laquelle, d'ailleurs.

Je ne connaissais pas ce musée. C'est Werner qui m'y avait emmenée. Avant la guerre.

LE MAÎTRE DES PRÉSENCES.

Rien n'a changé depuis le temps où le peintre habitait cette demeure. À croire qu'il ne l'a quittée que pour quelques instants et que tout à coup, sans prévenir, il va en passer la porte.

Après s'être faufilé dans l'exiguïté de ses appartements du premier étage, on pénètre dans le grand atelier où bien des toiles attendent encore d'être terminées. Une clarté blafarde tombe des verrières et, devant les tableaux, à chaque pas, le parquet craque.

D'un cerclage de bronze serti de pierres obscures s'élève, dans la pénombre, une ronde colonne de pourpre dont le chapiteau, de ses reflets cuivrés, se love sous une urne d'émail où règnent trois chimères. Une redoutable lionne aux seins de femme, au visage aussi, lance, sous ses ailes blanches d'archange, un regard sans réconfort à l'homme égaré aux portes de la mort, ou à celui qui interroge l'énigme de la vie. Sous ses griffes meurtrières, le chatoiement d'une soie liquide glisse sur son piédestal et derrière, les cadavres bleuis d'un musicien et d'un poète témoignent. Trois inquiétantes hirondelles font halte, de leur vol stationnaire, devant d'abruptes parois de roches noirâtres qui permettent pourtant d'entrevoir, en deux maigres lambeaux, l'éclat du ciel.

Une statuette au bras levé, en signe d'avertissement, peut-être, se dresse sur le chapiteau d'or d'une longue colonne d'obsidienne qui luit, solitaire, aux abords de la terrasse où Bethsabée, encore dévêtue, se laisse parer par sa servante. C'est l'heure secrète et sacrée de la beauté. En contrebas, une forêt inextricable rampe vers de sombres hauteurs où se pressent les murailles, les arcades et les dômes d'une cité endormie d'un sommeil séculaire. Un silence incertain nimbe la scène. Piailllements de quelques oiseaux qui passent. Corps nacré de la jeune femme. De ce traître velours émane un scintillement qui accapare toute la lumière. À sa vue, le roi fut perdu. Elle fit de lui un meurtrier. Il avait pourtant entrevu, dans le même temps, l'éclat du ciel.

Cernée par la lagune, sous son large diadème couvert de gemmes, fragile et rêveuse dans sa lourde robe de brocart, quelques feuilles de laurier à la main, le dôme de Saint-Marc au loin, elle s'accoude à la crinière d'un lion grave et pensif qui, depuis longtemps déjà, a déposé les armes. Derrière elle se dresse une aile effilée dessinant avec la courbe de sa hanche une longue oblique qui ondule, somptueuse, tout au long de cette aube innombrable et mortifère, et va enfin se perdre dans la mer, sous le miroir blafard du ciel.

Un centaure chargé du corps diaphane d'un poète mort s'achemine lentement vers une vallée violette le long d'un sentier fleuri où se glisse, furtive, la brise acérée des sommets. Les forces de l'instinct n'ont pas suivi le fil ténu de l'inspiration. Bruit sourd des lourds sabots qui passent, heurtant çà et là schistes et calcaires. Tous les ocres, les bruns, les havanes, toutes les musculatures, les râles, les fourrures, toutes les chairs et toutes les terres de l'univers viennent se recueillir ensemble sous ce limpide drapé d'émeraude qui survole une pente de saphir. Puis ils font halte auprès d'une fleur de neige alors qu'un long nuage de rubis barre, d'une longue traînée sanglante, la splendeur d'un soleil finissant aux premiers jours du printemps.

Quatre grands chênes sont en conciliabule au détour d'un cours d'eau où ruisselle une source fraîche. Son bavardage de gamine éclabousse le repos qu'un personnage épuisé est venu y chercher. Une petite vache toute en robe blanche s'aventure, intriguée, de l'autre côté des vieux parleurs.

Installé, nonchalant, dans de vaporeux lointains bleutés, un riche soleil d'été finit de se poser. Fruit mûr sur batiste froissée. Les vibrations vagabondes de ces contours ouatés, de ces volumes atmosphériques, vous ensèrent de leur douceur, tout comme ces ours en peluche qui vous décochent au cœur de petites flèches emplumées. On se prend à musarder dans ces couleurs poudrées, jusqu'à en oublier la jeune beauté qui, d'un geste sûr et éthéré, enfile son grand manteau d'écarlate pour couvrir sa nudité. Tout, dans la nature, s'était rassemblé pour la contempler. On se résout enfin à la quitter des yeux, quand soudain, au tout dernier instant, surgit des profondeurs du bosquet un gigantesque et noir taureau, qui veille.

Dans le fracas assourdissant de sa chute, le grondement même du tonnerre déchaîné par Jupiter est parfois couvert par les stridences métalliques de l'essieu faussé de son char, par le hennissement des chevaux qui, effarés, se bousculent et s'affalent dans le vertige de la tourmente, par le rugissement féroce d'un Lion

furieux échappé du zodiaque, ou par le sifflement insoutenable d'une hydre visqueuse surgissant d'une région infernale, toute prête à l'engloutir, alors que la rage fulgurante des éclairs défie les rayons triomphants de notre étoile.

Phaéton prétendait conduire le char du soleil sur le ruban des constellations, mais il avait failli incendier la terre en essayant, contre toute raison, de trop s'en approcher.

Entre l'azur nocturne de ces colonnes gainées de bronze, sous les reflets vermeils de leurs chapiteaux mouvementés d'où surgit, vivante, une flore luxuriante au parcours alambiqué, dans l'échafaudage enchevêtré de ce décor inextricable noyé dans la malachite, le béryl, les émaux et les céramiques, les drapés, les ciselures, les sertis et on ne sait quels autres guillochis, émergeant de cette fourmilière mi-humaine toute de plumes et de poils, de ce peuple chatoyant de griffons, d'esprits et de chimères, projetée entièrement nue dans la hiérarchie souveraine de cette dramaturgie échevelée des symboles et des allégories, saisie dans l'entrechoc de ce syncrétisme d'une sauvagerie sucrée, la blanche Sémélé défaille, terrassée, quand son amant lui apparaît soudain dans toute la force et tout l'éclat de sa céleste splendeur, lui qui règne sur tous les horizons où se couchent tous les soleils.

Les lourdes tentures de ses appartements s'ouvrent largement sur la mer. Posée sur son trône comme une grande fleur inconnue dans un vase rituel et compliqué, elle s'attarde dans une solitude où rôdent les ondes d'une vénéneuse suavité. Sous l'étreinte de ses parures d'or fin, son corps est plus déshabillé encore que s'il était nu, et en posant les yeux sur lui on croit effleurer le duvet palpitant d'une jeune tourterelle. L'Egypte exerce toujours son hypnose impénétrable sur ses dernières pensées, et son regard fardé croit voir se presser quelques obélisques sur le rivage abandonné. Et là-bas, très loin, voilée par les mousselines d'un hiver matinal, la figure du grand Sphinx apparaît sur la plage dévastée de sa mémoire. C'est dans l'ombre de ces lueurs à la fois précieuses et délavées que se dresse la ligne sinueuse et dansante d'un petit serpent ravissant.

Tapie dans l'ombre, une panthère noire souvent l'observe, dans ces palais infinis aux espaces chamarrés où brûlent d'étranges lampes animalières, dans ces salles où se refuse à pénétrer la blafarde clarté du jour qui butte, là-bas, sur de longues enfilades d'arcades pointues abritant d'indéchiffrables divinités emmitouflées dans l'âcre fumée des parfums d'un Orient perdu. Elle danse alors, nue sous la transparence de ses voiles d'où quelques fils d'argent lancent d'incisifs petits

éclairs, ou bien le corps entièrement tatoué de motifs hétéroclites issus de civilisations lointaines ou encore à venir. Parfois, dans un grand mouvement, toute corsetée de joaillerie, elle tend son bras vers la tête tranchée de Jean-Baptiste qui, tout à coup, terrible, lui apparaît. Parfois, cynique, pernicieuse, toute enrobée d'un cruel rouge cardinal, elle exhibe sur un plateau son sinistre trophée. Certains jours, toute striée de crayon ou tachetée d'aquarelle, on croit la voir sourire en tapinois à l'idée de son forfait. D'autres jours enfin, pâle vestale vêtue de bleu nattier, elle incline avec son beau visage les blondes arabesques de ses tresses et emporte, pensive, la tête de son amant vers les brûlantes lueurs d'orage du couchant, s'avancant d'un pas liturgique vers l'énigme immarcescible de l'amour et de la beauté.¹